

Avant-propos

Nous sommes le 31 mars 2011. En direct de Tulle, au siège du conseil général de Corrèze, François Hollande annonce sa candidature à la primaire du Parti socialiste en vue de la prochaine élection présidentielle. Cette déclaration, pourtant retransmise sur toutes les chaînes d'information, ne surprend pas. Depuis plusieurs mois déjà, l'ancien premier secrétaire du PS ne cachait plus son désir de se lancer dans la bataille des batailles. Aujourd'hui, c'est officiel, il ira jusqu'au bout de ce défi. Une preuve tangible qu'en politique on n'est jamais mort, malgré les coups portés par le camp adverse, mais aussi par ses propres « amis politiques ».

Fin 2008, à la sortie du congrès socialiste de Reims, tous les observateurs de la vie politique tirent un trait sur l'avenir de l'héritier de Lionel Jospin. L'homme est alors « au fond du trou ». Ses successeurs à la tête du PS, et particulièrement Martine Aubry, la nouvelle première secrétaire, ne lui font aucun cadeau : son bilan de chef du parti est jugé nul ! François Hollande est désormais un homme du passé. Qui, dans un tel contexte, aurait pu imaginer son retour sur le devant de la scène politique ? Rares sont ceux qui le pensaient capable de bouleverser le scénario écrit dès 2009, un scénario où le « candidat naturel » de la gauche, désigné par les sondages et souhaité par la nouvelle direction du PS, était Dominique Strauss-Kahn.

Que s'est-il passé depuis le congrès de Reims pour expliquer ce retour en force du président de la Corrèze? Comment celui que l'on croyait fini a-t-il pu remporter la primaire socialiste et devenir ainsi le candidat de la gauche à l'élection présidentielle de 2012?

Un constat: l'homme a changé. D'abord physiquement, c'est certain, mais ce n'est pas l'essentiel. Son retour au premier plan de la vie politique, sa détermination, sa vision de l'avenir du pays, tout cela interpelle. Quel est le secret de cette mutation? Ses partisans ont une explication: le nouveau François Hollande est né le jour où il a décidé de recouvrer son entière liberté.

Il y a trois ans de cela, alors qu'il était au fond de la cale d'un navire qu'il avait piloté cahin-caha durant plus de dix ans sur des océans souvent rudes et sans pitié, tout laissait présager qu'il aurait bien du mal à reprendre un jour la barre. Mais l'homme a vite compris que cette liberté retrouvée pouvait être le ressort de sa renaissance politique.

Une aventure humaine extraordinaire pour celui qui apparaît bien souvent comme un homme ordinaire, presque modeste. Mais François Hollande n'est assurément pas banal. Sous son allure d'homme « normal », un mot qu'il affectionne pour se définir, il est vrai qu'il surprend certains et en inquiète d'autres. D'autant que les enquêtes d'opinion, depuis plusieurs mois, ne cessent d'en faire un candidat sérieux et légitime. Avant même le retrait forcé de Dominique Strauss-Kahn, brutalement happé par la justice américaine, un sondage soulignait déjà la régulière montée en puissance de celui que Martine Aubry, son ancienne rivale des primaires et désormais alliée pour battre le président sortant, qualifiait, il y a quelques mois encore, de « Super-Couille molle ».

Comment expliquer l'ascension inattendue de l'ex-compagnon d'une autre candidate au caractère bien trempé, Ségolène Royal? D'où est venue sa motivation? Qui a cru en lui? Sa nouvelle compagne, la très discrète journaliste

Valérie Trierweiler, l'a-t-elle influencé? Quel rôle ont joué ses « vrais amis », ceux de Bretagne et d'ailleurs, qui ne l'ont jamais abandonné? La reconstruction de François Hollande serait-elle aussi une vraie histoire d'amitié, aussi surprenant que cela puisse paraître en politique?

En quelques mois, celui que « Les Guignols » de Canal+ avaient un temps caricaturé en « Flanby », personnage rondouillard, naïf et benêt, est apparu transfiguré. La question que nombre d'observateurs continuent de se poser est de savoir si l'homme a vraiment changé, ou s'il ne s'agit que d'une façade.

Pour ses amis politiques, il est « l'homme le plus mitterrandien de France ». Mais sera-t-il désormais capable de saisir fermement le sabre du pouvoir et de trancher dans le vif quand l'intérêt du pays l'exigera? Aura-t-il la force de dire non, lui qui a souvent préféré le compromis, au nom de l'unité de son parti? Pourra-t-il faire preuve d'autorité et prendre de vrais risques pour aider le pays à affronter les crises qui le menacent? Saura-t-il enfin se dégager des « obligations » que tenteront de lui imposer ses nouveaux « alliés » et anciens concurrents au sein du PS? Ce n'est pas une question superflue, puisqu'on ne gagne pas une élection présidentielle contre ou sans son parti. François Hollande le sait bien, pour avoir assisté, impuissant, à la défaite de Ségolène Royal, en 2007. Aura-t-il le courage de demeurer libre, d'imposer ses choix, de passer si nécessaire au-dessus de son parti pour interpeller directement les Français?

Une autre question majeure s'impose: François Hollande est-il suffisamment armé et aguerri pour vaincre Nicolas Sarkozy, un « animal politique » hors pair qui lui aussi s'efforce de changer en se « présidentialisant »? À n'en pas douter, la confrontation sera cinglante et rude. Nicolas Sarkozy usera de tous les stratagèmes pour garder le pouvoir, arguant qu'il est préférable de ne pas changer de capitaine en pleine tempête. Si François Hollande ne

sous-estime pas son adversaire, ses amis les plus proches laissent déjà entendre qu'il ne le craint pas et qu'il a hâte de l'affronter, voire de le mettre à terre, car « Nicolas Sarkozy est le candidat de l'échec », comme aime à le répéter le socialiste.

Au regard des enjeux auxquels la France est confrontée et des nécessités pour la classe politique de reprendre l'initiative et d'apporter des solutions durables aux crises qui déstabilisent le monde, on peut imaginer la tenue d'un grand match. Un match où les combattants ne devront pas compter sur le seul art de la séduction, mais sur leur courage de dire la vérité, toute la vérité. Un match où, pour faire la différence, chaque candidat devra dépasser les seules critiques ou la seule défense du bilan du sortant. Car les Français, en vérité, n'attendent pas de belles promesses, mais une politique simple, une méthode claire et la présentation du chemin à prendre, étape par étape, pour retrouver la voie de la croissance et améliorer leur vie quotidienne.

Or, pour que ce match ait lieu, il faudra avant tout éviter que se reproduise le scénario du 21 avril 2002 : l'extrême droite en deuxième position dès le premier tour, excluant de fait l'un ou l'autre des candidats républicains. Le paysage politique est si mouvant et la gravité de la crise financière si intense que la défiance à l'égard des élites se dresse et laisse planer le doute. L'enjeu essentiel des prochaines échéances électorales est bien le retour de la confiance.

François Hollande souhaite l'incarner. Ceux qui le soutiennent l'affirment : « Depuis trois ans, il s'est préparé à cette échéance politique. » Cette bataille sans merci a commencé fin 2008, au lendemain du congrès de Reims, alors que François Hollande n'était plus rien. Une bataille qui débute par cette première victoire à la primaire. Mais, pour le candidat socialiste, le combat est loin d'être terminé.

D'ici à mai 2012, il n'a d'autre choix que de se surpasser et d'affiner les ressorts de sa politique pour surmonter les épreuves qui le guettent, et saisir sa chance de devenir le vingt-quatrième président de la République française.

1

Le temps de la réflexion

À Reims, le dimanche 16 novembre 2008 en fin de journée, par un temps gris, François Hollande quitte la cité des Sacres, où se déroulait depuis trois jours le congrès du Parti socialiste. Ce soir-là, il ne repart pas avec son fidèle chauffeur, Rachid Kasri, lequel regagne Paris avec Isabelle Sima, l'ancienne responsable aux fédérations du Parti socialiste, et Stéphane Le Foll, son directeur de cabinet. Deux responsables socialistes très proches de l'ancien premier secrétaire et qui vont jouer un rôle déterminant dans les mois à venir. François Hollande rentre avec Valérie Trierweiler, journaliste à *Paris Match*, sa nouvelle compagne. Dans la voiture, un simple couple qui se retrouve et regagne la capitale. Mais François Hollande porte en lui une certaine gravité, qui a pris corps dès le premier jour du congrès. À cet instant, il est conscient qu'un grand chapitre de sa vie se termine.

« Valérie tenait, et elle avait raison, à ce que je rentre à Paris avec elle. Il s'agissait de montrer qu'un autre temps s'ouvrait, qu'une autre période de ma vie, de notre vie, commençait », se souvient François Hollande. Sa compagne, comme ses confrères et consœurs, a suivi attentivement un congrès à rebondissements et sous tension. Elle porte aujourd'hui un regard très politique sur l'événement : « Le retour est à la fois triste et heureux. Triste, parce que François aurait voulu quitter le premier secrétariat dans une

autre atmosphère. Or, on a assisté à une terrible déchirure. Il avait fait le choix de soutenir Bertrand Delanoë afin qu'il lui succède, et il n'a pas compris que ce dernier n'aille pas jusqu'au bout. Triste encore, parce que je savais ce que cela avait coûté à François de se battre toujours pour l'unité du PS. Là, ça ne marche pas, et il sait que d'autres n'hésiteront pas à lui en faire le reproche... »

Mais, comme toujours, à quelque chose malheur est bon. « En même temps, c'est un souvenir heureux pour nous deux, poursuit le journaliste. C'est le moment du nouveau départ et de la liberté. Pour l'occasion, j'ai troqué ma vieille Clio pour une Mégane, souligne-t-elle, amusée. Symboliquement, je la voulais absolument pour Reims, pour rouler vers l'avenir. Durant le trajet, nous avons bien sûr parlé du congrès, mais aussi de ce que nous allions faire, de nos projets. Mais il est vrai que c'est à partir de Reims que François a commencé à se reconstruire. Non pas pour devenir un autre homme, mais pour devenir pleinement lui-même. »

Quand l'ancien premier secrétaire du PS évoque, quelques années plus tard, cette séquence de sa vie, son sentiment est mitigé : « J'étais à la fois attristé par ce qui s'était passé au congrès et libéré des charges qui allaient peser lourd. Des charges dont je n'étais pas responsable puisque certains ont été dans l'incapacité de trouver une synthèse ou une alliance qui aurait permis de terminer ce congrès dans de bonnes conditions. J'étais attristé aussi car je revivais le congrès de Rennes de 1990, qui s'était mal passé et qui avait abouti à une division du parti en trois courants¹. »

1. Au congrès de Rennes, trois hommes représentaient les motions qui s'opposaient : Lionel Jospin (allié à Pierre Mauroy), Michel Rocard et Laurent Fabius. En général, la première phase d'un congrès socialiste débute par la présentation de contributions d'orientation. L'objectif est de préciser les éléments essentiels d'une ligne politique. Dans un second temps, les contributions fusionnent et deviennent des motions.

Meurtri, le député corrézien, dont on dit qu'il n'aime pas les conflits, évoque ces moments où les socialistes s'entre-déchirent: « À Reims, je n'ai pas supporté cette incapacité des dirigeants à prendre en considération l'intérêt général. J'ai perçu, à ce moment-là, une certaine indifférence à l'égard des Français, qui devaient souffrir de nous voir divisés, incapables que nous étions de formuler un accord. Cette coupure avec le peuple militant m'a peiné. C'est pour cela que je n'étais pas vraiment soulagé de partir. »

À la sortie de ce congrès, les regrets n'apportent aucune perspective. S'y enfermer serait un danger. Mais il est une question à laquelle François Hollande ne peut échapper: qui est-il désormais? Et une autre question s'ensuit: peut-il encore peser, ou n'est-il plus rien?

Il ignore ce que l'avenir lui réserve, mais il semble déjà conscient qu'il devra faire face à de nouvelles responsabilités. Cette gravité, sur le moment, aucun journaliste ne la perçoit ou ne s'y intéresse. L'actualité chasse l'actualité, et François Hollande n'est plus d'actualité.

La fin politique de François Hollande?

François Hollande hors jeu? Certains le croient et s'en réjouissent. Ce qui est sûr, c'est qu'un trait violent vient de clore dix années turbulentes de sa vie de premier secrétaire. Des années de victoires et de défaites, des années de compromis ayant parfois conduit à des synthèses solides, mais aussi molles, tant il est délicat de tenir le gouvernail du premier parti de la gauche. Pour nombre de dirigeants du PS comme de la droite, l'homme fait désormais partie du passé. Un passé que beaucoup chargent de tous les maux. Toutefois, il n'est pas abattu: ce n'est pas la première fois qu'il est confronté à son avenir.

Il s'était déjà posé la question en 2006: qu'allait-il devenir si Ségolène Royal était élue présidente de la République?

L'échec de la présidente de Poitou-Charentes a éloigné pour un temps cette problématique. Puis vient le congrès de Reims, où Martine Aubry et Ségolène Royal font jeu égal. François Hollande juge alors que ce résultat les affaiblira toutes deux pour la suite. L'analyse saisit une part de vérité, mais n'apporte pas de réponse à la question qui se pose à l'ex-premier secrétaire : et maintenant, comment rebondir ?

En politique, l'isolement est souvent une phase délicate, dangereuse. Ce temps est parfois destructeur, quand la rancœur gangrène ce qu'il reste de bonnes énergies. Bien difficile alors de se renouveler, de se repositionner et d'affronter de nouveaux défis. C'est la mort politique, souvent injuste, qui guette. François Hollande aurait pu sombrer sur ce versant emprunté par certains, de gauche ou de droite, condamnés à disparaître. À la sortie du congrès de Reims, en novembre 2008, un certain nombre de responsables socialistes acharnés à se débarrasser de leur ancien premier secrétaire pensaient bien que c'en était fini de François Hollande.

**« *Tu es le moment des Français,
aie confiance en eux* »**

Comment rebondir ? La réponse s'est construite avec le temps. Le temps de la réflexion, en se remettant à penser, à lire, à étudier les travaux de chercheurs, comme la sociologue Dominique Méda, spécialiste des relations de travail, ou encore la sociologue de la jeunesse Cécile Van de Velde. François Hollande s'inspirera d'ailleurs des travaux de cette dernière pour faire de l'avenir de la jeune génération l'un des ressorts politiques de sa campagne.

Cette période est aussi celle du rassemblement de ceux qui lui sont restés fidèles. Un temps précieux, indispensable, intensément fort et grave, qui a obligé François Hollande à se remettre en question. Il a rappelé lui-même, par téléphone, l'un après l'autre, ses amis et ses proches.

Il est aussi des hommes, de vrais amis, qu'il n'est pas nécessaire de recontacter. Une amitié ancienne et profonde les lie, même si leur base politique, pour certains, est la Bretagne. Géographiquement, la région est loin de la Corrèze, mais elle compte tout autant pour François Hollande. La terre d'Anne de Bretagne, de Du Guesclin, de Jacques Cartier et de Chateaubriand a forgé ses convictions. Sur ce territoire, des amitiés sont nées et se sont construites au gré d'événements qui ont structuré les « hollandais ». Tout au long de la renaissance politique du candidat corrézien, ces hommes apparaissent : Bernard Poignant, le maire de Quimper, Jean-Yves Le Drian, le président de la région Bretagne, Stéphane Le Foll, son directeur de cabinet depuis 1995 et aujourd'hui député européen, Bruno Le Roux, le Breton de Seine-Saint-Denis, Gwendal Rouillard, député de Lorient, le plus jeune d'entre eux, et quelques autres.

Bernard Poignant est un fidèle parmi les fidèles, farouchement breton, ancien rocardien d'esprit et politiquement très mitterrandien. Un homme d'expérience qui a les pieds sur terre et ne cesse de dire aujourd'hui à François Hollande : « Tu es le moment des Français, ne l'oublie pas, aie confiance en eux. »

Mais, avant d'en arriver là, de partager avec son ancien premier secrétaire la conquête du pouvoir, Bernard Poignant n'a pas oublié les heures sombres : « Cela a été un moment difficile pour François. Certains dirigeants socialistes l'ont littéralement méprisé, évacué de leur champ de vision après ce congrès. Il y a eu de la douleur, je crois. Je me souviens de cette terrible soirée, début janvier 2009, deux mois après le congrès de Reims, où je me rends à pied avec François à la réunion du bureau national du parti, rue de Solférino. C'est ce jour-là que François reçoit un coup de fil de son frère Philippe sur son portable. Il lui annonce que c'est la fin pour sa maman, qui vivait à Mougins, dans les Alpes-Maritimes. C'est une époque violente, terriblement dure pour François. Sa mère comptait beaucoup pour lui.

Rien ne lui est alors épargné », confie l'ami sincère dont la carrière politique est aujourd'hui derrière lui, mais qui entend « veiller sur François ». De toute évidence, cela ne passe pas seulement par un soutien politique fort, mais surtout par une amitié profonde, soigneusement entretenue.

Quand liberté et amitié vont de pair

Lorsqu'on écoute les proches de François Hollande, on ressent une chose rare en politique : une histoire d'amitié solide. Une amitié forgée dans des aventures franches, joyeuses et parfois aussi fort douloureuses. De fait, il existe un sentiment de respect à son égard, alors que ses détracteurs pratiquent souvent la culture du raccourci, pour ne pas dire de la médisance. « François sait ce que vaut l'amitié. C'est toujours le reflet d'une histoire partagée. Ainsi, je sais les liens qui le rapprochent de Jean-Yves Le Drian, le président actuel de la région Bretagne. Tout est parti de la ville de Lorient. C'est là que François s'est fait remarquer dans le cadre de ce que l'on appelait, dans les années 1985-1990, les "initiatives trans-courants" lancées avec Jean-Yves et quelques autres. Et puis, les idées, le style de François ont plu aux Bretons. C'est un homme plaisant avec qui l'on peut échanger, parfois rudement, mais toujours dans le respect. En vérité, c'est un homme direct, mais fin », estime Bruno Le Roux, député de Seine-Saint-Denis.

Jean-Yves Le Drian est un ami de longue date du député corrézien. L'ancien secrétaire d'État à la Mer du gouvernement d'Édith Cresson, ancien député-maire de Lorient et aujourd'hui président de la région Bretagne, apparaît bien sûr dans l'organigramme de campagne de François Hollande dévoilé le 12 juillet 2011. Chargé des dossiers concernant la Défense nationale, l'homme politique breton pèsera dans la campagne.

On le perçoit sur son visage : c'est un homme taillé dans le granit des convictions. Agréable, il ne tergiverse pas,

mais certains, comme les représentants de la liste Europe-Écologie, l'affublent parfois du qualificatif d'« intransigeant », comme ils l'ont fait à l'occasion des élections régionales de 2010. En vérité, il incarne la culture politique bretonne, une sorte d'alchimie entre la défense des intérêts du territoire et la nécessaire transcendance des clivages politiques. En cela, Jean-Yves Le Drian s'est fait l'héritier des grands principes du Celib, le Comité d'études et de liaisons des intérêts bretons, groupe de pression né en 1950 à l'initiative du centriste René Pleven et de Joseph Martray, journaliste et député républicain. Les principes qui guident alors ce groupe sont de trois ordres : établir l'union de toutes les forces vives de la région, coordonner les pressions sur le pouvoir central et animer une réflexion de qualité.

Homme d'expérience, Jean-Yves Le Drian a connu François Hollande dans les années 1980. L'ancien secrétaire général de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC) en mai 1968 a très vite perçu en lui un homme apte à partager ses idées et sa façon de voir. Ensemble, ils ont animé des réunions trans-courants qui cherchaient, dès 1985, à refonder les bases d'une social-démocratie qui s'assume, alors que le Parti socialiste né du congrès d'Épinay portait en lui les contradictions propres à la SFIO et inhérentes au poids alors déterminant du Parti communiste. « François Hollande est un homme de raison, estime Jean-Yves Le Drian. Après le congrès de Reims, alors que le parti s'entredéchirait entre les partisans de Martine Aubry et ceux de Ségolène Royal, je vois encore François, au Conseil national, faire un discours d'apaisement, d'appel à la raison. C'est un homme qui aime rassembler, et bien au-delà des socialistes. C'est à Lorient, dans ma ville, une ville d'accueil et de caractère, qu'il est venu se ressourcer politiquement chaque fois qu'il le jugeait utile. Nous en sommes fiers, et il sait qu'il peut compter sur les Bretons. »

La complicité entre les deux hommes s'est forgée au fil des années, au temps où, déjà, certains responsables

socialistes s'efforçaient d'unir ce parti composé de multiples chapelles. « Je le dis souvent : la politique, c'est de l'amitié et de la fidélité. Parfois, les amitiés se brisent ; la fidélité, jamais, en principe, constate François Hollande. Avec Jean-Yves Le Drian, rien ne nous a jamais séparés. C'est comme Stéphane Le Foll, qui est mon collaborateur depuis 1995. Nous ne nous sommes jamais quittés. De même pour Michel Sapin, un copain de régiment et de l'Ena. Et si parfois nous avons fait des choix différents – il était rocardien, et moi, mitterrandien –, nous nous sommes toujours vus. J'ai de l'amitié aussi pour Bruno Le Roux ou André Vallini, que j'ai connus plus tard. C'est une amitié sincère et qui n'est pas intéressée. À la fin du congrès de Reims, je n'étais plus rien. Beaucoup auraient pu dire : "Bon, je vais voir ailleurs..." », confie François Hollande.

Autre fidèle du Corrèzien, qui a vécu à ses côtés cette période inédite à Lorient, puisqu'il en a été l'un des animateurs principaux, Bruno Le Roux. Le député de Seine-Saint-Denis, le Breton d'Ile-de-France, connaît parfaitement le Parti socialiste. Auprès de François Hollande, il s'est occupé des investitures et, en octobre 2009, était le négociateur socialiste du projet de loi sur le redécoupage électoral face à Alain Marleix, secrétaire d'État UMP aux Collectivités locales. « À la fin du congrès de Reims, nous étions tous conscients que cela s'était mal passé, mais dans le même temps, tout au long du congrès, ils ont été nombreux à l'accoster pour lui dire de rester à la tête du parti, se souvient Bruno Le Roux. Mais lui a toujours pensé que Bertrand Delanoë pouvait être le bon premier secrétaire et qu'il n'était pas question de l'affaiblir. Il n'a jamais flanché sur ce point, car il voulait aussi retrouver sa liberté d'action afin de se faire vraiment entendre et de se préparer à l'élection présidentielle. Il n'y a pas de doute là-dessus : dès ce moment, il se projette déjà sur cet objectif. Il a senti qu'il devait s'extraire des responsabilités qu'il avait exercées depuis tant d'années à la tête du parti.

Mais c'est surtout la période d'après-congrès qui fut une période de mise en cause. Rien ne trouvait grâce aux yeux de la nouvelle équipe. Cela devenait lourd. Leur objectif était que François ne trouve pas d'air en sortant du parti, de l'asphyxier. À ce moment, on a subi un tir nourri pendant de longues semaines sur le même thème : l'ancienne direction n'a rien fait. Une façon, pour certains qui se sont alliés à Martine Aubry – je pense à Laurent Fabius –, de faire oublier que ce sont eux qui ont tout mis en œuvre, entre 2003 et 2006, pour empêcher le parti de fonctionner normalement, alors que François faisait tout pour le mobiliser et le garder uni ! », proteste Bruno Le Roux.

De son bureau parisien, Dominique Villemot, un autre de ses amis fidèles, veille aussi sur François Hollande. Avocat, président de l'association Démocratie 2012¹, membre de la promotion Voltaire de l'École nationale d'administration, tout comme un groupe de hauts fonctionnaires qui entourent aujourd'hui le candidat socialiste, il se souvient de cette période : « Le congrès de Reims fut très dur pour François. La situation est alors épouvantable, il est le sortant qui ne se représente pas et que certains critiquent sans compter. Il a été obligé de soutenir la motion de Bertrand Delanoë qui ne s'est pas présenté pour prendre la direction du parti et qui a fini par appeler à voter pour Martine Aubry. Je pense que François a mal vécu cette séquence de sa vie politique. Il est alors un peu perdu, dépressif même. Mais aussi soulagé. C'était dur, il avait tellement intégré

1. Créée en juin 2011, cette association regroupe des socialistes et des personnalités d'horizons politiques et socioprofessionnels différents. Présidée par l'avocat Dominique Villemot et l'ancien député du Gard Jean-Marie Cambacérès, elle multiplie les initiatives en faveur de François Hollande. Depuis sa création, Démocratie 2012 tient tous les trimestres des dîners qui regroupent entre cent et deux cents personnalités. On y croise quelques élus, des universitaires, des experts économiques, des chefs d'entreprise, des hauts fonctionnaires, d'anciens préfets, des syndicalistes, des intellectuels de renom, des généraux en retraite et des diplomates.

l'idée qu'il représentait la collectivité socialiste ! Il a toujours assumé cette nécessité, et on le lui reproche aujourd'hui encore. L'injustice fait toujours mal. Cela a été un véritable chemin de croix. Depuis, il en a tiré profit, mais, pour parler franchement, durant six mois, François n'avait plus de visibilité. À l'extérieur, nous n'existions plus. François était mort, ou du moins en sursis. Tout le monde dit alors que sa carrière est terminée et que, quoi qu'il adienne, c'en est fini pour lui. »